

# Le point de bascule

**Pierre Jakob, philosophe<sup>1</sup>**

Montalieu-mai 2015

« Les généralités ne sont pas philosophiques » Henri Bergson

« Il est terrible de se trouver entre les mains du dieu vivant » D.H. Lawrence

En même temps que ces deux exergues, quatre phrases pour encadrer mon propos :

- la crise est une connaissance dont nous ne pouvons apercevoir les frontières,
- cette connaissance est un espace d'incrimination, que la médiation a la puissance de transformer en espace de liberté,
- l'espace se montre comme à la fois territoire de la répétition infinie et infernale et territoire de l'audace,
- la survenue du vivant dans les cercles de l'enfermement est un choc, impossible sans la médiation, nous interrogeant sur la cascade des points de bascule dont elle est la puissance.

## 1- Crise = connaissance

Plongeons dans la complexité d'une vie de détenu : B. arrive dans un état de surexcitation, met le feu à la cellule, tenant un discours de haine généralisée tout à la fois contre la prison et les siens. Dans le choc de l'incarcération, ce lien aux siens est la seule chose qui vibre, selon la belle expression de Stephen Bessimon, dans un univers sur lequel il est sans prises. Sur le conseil de quelques surveillants, il s'adresse à la médiatrice ; il s'ensuit un long travail de plus de quinze semaines. Il est important de noter combien la médiation a été prise au sérieux en assez peu de temps par nombre de surveillants, après un sentiment de

---

<sup>1</sup> Philosophe, je ne suis pas médiateur ; l'appui que je vais prendre sur les situations de médiation familiale avec des personnes détenues, est redevable aux conversations d'Elisabeth Schmitlin qui exerce depuis plusieurs années cette fonction dans la maison d'arrêt où nous nous rencontrons régulièrement, moi-même y intervenant au titre d'animateur d'un atelier de philosophie. Je marque également une dette très joyeuse aux échanges de Montalieu qui m'ont permis de voir mieux et d'entendre plus dans ce que j'avais avancé.

scepticisme, pour ne pas dire plus... Ce long travail qui s'étale sur plusieurs mois aboutit à la signature d'accords ; dans la dernière rencontre, sur un mode complètement crépusculaire, B. dit ne plus vouloir rencontrer aucun des siens, persuadé au tréfonds, que le meilleur service qu'il puisse encore leur rendre, soit de disparaître au plus vite et au plus loin.

Plusieurs semaines après, dans une rencontre fortuite dans l'autobus, B. se précipite bruyamment sur la médiatrice et lui dit : « vous savez, je suis allé sonner à la porte : j'ai vu mon fils ! ». Sachant combien la discrétion est de règle lorsqu'on se rencontre au dehors et qu'on s'est connu au dedans de la prison, les couleurs de cette rencontre dans la ville ont leur importance et leur signification ; elles disent à elles seules que, imprévisible et imprévue de B. lui-même, cette issue était impensable au vu de la lourdeur de son cas, aperçue par lui comme jamais au cours du travail de la médiation.

Le chemin parcouru entre les discours de grief et ce coup de sonnette décrit combien la crise est une connaissance en puissance : dans l'incrimination, je pense comme si nous avons toujours été en accord avec l'autre, qui par trahison et par perversion, l'a soudain rompu, spécialement au moment où ne subsiste de lui que ce lien auquel je demande d'être mon lien à un monde que je puisse encore dire mien. Dans le choc de l'incarcération, ce lien à l'autre vibre comme jamais : d'où la violence des incriminations, d'où leur intensité, et en même temps cette intensité est la condition que cette connaissance confuse, contenue dans la logique des griefs, puisse être passage à une connaissance de moi-même dans une place de responsabilité encore jamais entrevue auparavant, sauf sous les espèces de l'impossibilité, verrouillée dans mon esprit par l'insensibilité de l'autre.

Il est important de noter que la médiation permet ce passage en prenant en compte cette intensité et cette violence, quand tous les autres discours, y compris celui de la personne détenue, cherchent à la réduire. Ici la médiation nous rappelle ce fait simple dont cependant nous avons du mal à tenir compte, qu'une performance de connaissance demande qu'une énergie conséquente soit rassemblée : ainsi pas d'élan, pas de saut.

Il importe de marquer que la médiation familiale est seule à prendre au sérieux la vibration du lien familial dans le choc de l'incarcération : quoi d'autre qui puisse permettre le développement de ce lien jusque-là très entravé, sachant que, très souvent, l'alliance aujourd'hui douloureuse avait été désirée comme un pansement sur de précédentes blessures liées à la famille ?

## 2. - L'espace et le vivant

Dans son beau livre, La Montagne ensommeillée<sup>2</sup>, Alvaro Escobar raconte cette histoire : sa grand-mère, qui avait toujours vécu sur les hauts plateaux des Andes et leur fraîcheur, chassée avec les siens par les violences politiques vers les zones plus tropicales de la plaine, sombre dans une espèce de torpeur d'âme dont rien ne semble de taille à la faire sortir, elle, cette femme connue jusque-là pour son courage et sa force de caractère. Un jour, elle se saisit d'un bout de charbon, et sur les murs blancs de la chambre, elle trace le relief des montagnes absentes et sort son âme de son exil. Elle renoue avec sa vie dans le désormais vivant espace de cette métaphore.

J'accrole à cela la remarque faite par une personne détenue devant l'espace figuré devant elle par le génogramme bâti avec la médiatrice : « *je n'avais encore jamais vu ma famille comme cela* » ; soudain elle se voit dehors, ou plutôt elle se voit et voit les autres ailleurs que dans cet espace ressassé où l'autre était celui qui introduit le désordre. La question de qui est cet X fauteur et coupable, arrive à l'horizon. Le tiers médiateur tisse un lien entre liberté et espace : en apparence, il ne fait que nommer et inscrire ce que chaque partie connaît ; en fait, il ouvre un espace où l'ancien vient se déposer et il n'est plus le même.

Il est même nouveau comme jamais : en témoigne ce que j'aime à appeler l'exode, c'est-à-dire la survenue brusque des larmes. Ne pleure pas qui veut. Cet espace de métaphore a la puissance de faire sortir de la pensée répétitive et de la familiarité de ses ornières, et cet espace de métaphore est créé par la théâtralité du médiateur : les écritures, les petits personnages où il lui est demandé de choisir sa figure, la chaise vide toujours présente dans l'espace physique du petit box des rencontres, la présence non verbale du médiateur au moment où surgit ce qu'il faut appeler comme les mystiques, le don des larmes.

Avant l'exode, nous étions dans le duel, un contre un, d'où l'espace métaphorique était absent : la généralité remplissait le discours qui cherche toujours dans l'auditeur un complice. Par la force de sa théâtralité, la médiation fait du vide : il y a un véritable effondrement des forteresses de la généralité incriminante. Soudain les mots qui à l'instant semblaient la vérité et plaidaient ma cause apparaissent vides : en fait, ils l'avaient toujours été, et je n'en savais rien !

Nous sommes ici dans l'extraordinaire, c'est-à-dire que cela ne pouvait arriver autrement. Celui qui pleure est dans l'ordre de quelque chose de la transe : soudain apparaît devant lui un espace d'action qu'aucune pensée ne précédait, où lui-même ne sait pas ce qu'il

---

<sup>2</sup> Il n'est pas sans importance de noter qu'Alvaro Escobar est l'auteur d'un livre sans égal sur ce qu'est l'enfermement : L'enfermement, (Klinscieck, 1989).

va faire, ce qu'il peut faire alors que l'instant d'avant, tout et tous étaient si clairs, et lui victime et vengeur assuré de ses droits. Un témoin parmi d'autres de cette transe-ition à autre chose : ce père impuissant à écrire à ses enfants, qui rêve de leur dissimuler à jamais son être de prisonnier, et qui pris dans le travail de la médiation, soudain se livre, « comme un vrai papa »<sup>3</sup>, dans la force d'une innocence à lui inconnue, à sa fille de sept ans qui lui répond avec l'autorité bienveillante de l'enfance «Ta lettre, c'est beau. Pour le reste nous en reparlerons plus tard». Chacun peut imaginer que les destins de père et de fille sont alors dans un espace qui n'a rien de commun pour leur destin propre à ce qu'il aurait été sous le joug de la harcelante dissimulation, chacun jouant un rôle de fille et de père sans appui dans leur être.

La médiation montre ici la puissance de son travail négatif : par sa théâtralité, elle a la force de vider de son contenu le tournoiement de la répétition des généralités où se fait l'incrimination de l'autre. Bien loin des consolants objectifs qu'une réflexion rapide cherche à proposer aux problèmes que semble poser un individu mécontent, elle jette dans le désert dont les larmes sont l'espace ; paradoxalement, ce vide est le lieu de l'audace. J'aimerais dire que la médiation autorise, au sens fort du mot, elle rend auteur ; cela n'est possible qu'autant qu'elle s'interdise de projeter à son tour ses généralités (théories, ou plus retors, sa propre expérience, ou plus rude encore, la définition de ce qui semblerait un progrès...). Dans la lourde hotte des paradoxes de la médiation, s'ajoute celui-ci : la médiation est d'autant plus en acte qu'elle s'empêche d'avoir des mains ; pas de vide pour l'autre si le tiers est plein.

Cette audace dont soudain jaillit l'acte impensable est le choc du vivant : ce qui surgit dans le désert des larmes, est la vie, c'est-à-dire quelque chose qui ne peut être qu'en acte et au moment même, qu'aucune pensée ne préface. Figure de la vie profonde et bien loin des images de la vie comme notre supplément narcissique, ou satisfaction d'être, figure qui surgit sur un fonds de guerre avec son propre être et celui de nous que nous avons déposé en autrui. Figure qui nous instruit aussi combien nos représentations de la liberté sont inadéquates, dès qu'elle se montre comme vie et comme audace.

S'agissant du point de bascule que fait vivre la médiation, (dans tous les sens de l'expression, à la fois qu'elle en fait un événement dans des vies singulières, et aussi qu'elle donne vie à cette réalité étrange que la bascule soit possible, ce qui est bien autre chose qu'un changement...) ce que j'ai essayé de réfléchir sous ce terme doit être nuancé de deux manières.

---

<sup>3</sup> G

D'abord, il faut préciser que le point de bascule là où il devient visible pour nous, ne l'est que pour nous : il a eu lieu de manière mystérieuse bien avant ; ensuite, il faudrait selon l'heureuse expression venue à Montalieu, plutôt penser à une cascade de points de bascule. Cette réflexion fait se ressouvenir du tireur à l'arc zen : une fois, qu'à travers des douleurs et des deuils sans nombre, le tireur a fait l'abandon de sa propre angoisse de réussir par ses propres ruses, soigneusement dissimulées au maître, alors il peut continuer sans le maître, mais il faut d'abord ce premier point de bascule.

La question qui se montre alors : qu'est la vie pour qu'elle ne surgisse qu'avec la théâtralité du tiers, qu'elle soit comme une étrangère jamais entrevue, et qui me rend moi-même étranger à moi-même ? Question digne d'être méditée.